

Obéissants, nous mangions notre risotto du dimanche les yeux sur nos assiettes, et nous ne pipions mot. Les adultes devisaient, s'efforçant de ne pas regarder ce que vous savez...

Le moment du café arrivait, nous en étions dispensés et on nous envoyait jouer dehors.

Et, par la fenêtre ouverte, nous avons distinctement entendu notre maman s'adresser au curé : « Combien de sucre dans votre nez, Don Serafino ? »

3 – La passion

Don Serafino avait une passion (en plus de la bonne chère) : le théâtre. Mais comment faire, dans un village de rustres ?

À force d'y penser, il eut une illumination : le théâtre sacré pardi ! Pour la Semaine sainte, il décida de mettre en scène la Passion du Christ. Naturellement, les acteurs ne pouvaient être que masculins. Il choisit donc parmi les croyants les plus assidus : Jésus, Ponzio Pilato, le Grand Prêtre, la piétaille romaine, la foule juive.

Ce que Don Serafino ignorait, étant assez novice dans le village, c'était l'animosité, les vieilles querelles – on ne se souvenait plus du pourquoi ni du comment, mais elles perduraient dans les mémoires – entre les Nespoli et les Terruzzi, familles très prolifiques ; d'ailleurs, au village, on était pour les uns OU pour les autres : sans arriver aux excès des Capuleti et Montecchi, les rixes ne prévoyaient pas l'usage des rapières, mais quelquefois des gourdins.

Personne n'eut l'audace d'informer Don Serafino que Jésus était un Nespoli, et que parmi les centurions romains il y avait beaucoup de Terruzzi...

Vint le Samedi saint, le soir de la représentation sacrée. La salle paroissiale était plus que pleine. L'âcre senteur des *toscanelli* se mêlait à celle, moins cruelle, des *Nazionali* ; leur fumée, du plus bel effet, enveloppait la scène d'un halo mystérieux. Don Serafino jouait du piano, en bas de la scène, soulignant les passages importants.

Ponzio Pilato fit la demande fatidique au *peuple* : « Voulez-vous libérer Jésus ou Barabbas ? » : le peuple choisit Barabbas, bien entendu (les spectateurs aussi). Ponzio Pilato se fit apporter la baignoire d'eau, dit : « Me ne lavo le mani » (traduction approximative : « *Je m'en bats les c****.* »). Tout allait bien !

Le centurion romain s'avança pour souffleter Jésus : le scénario de Don Serafino prévoyait le geste mimé. Mais là, le Romain appliqua à Jésus une mandale qui le fit reculer sous l'impact. Pas pour longtemps ! Tout entravé des mains qu'il fut, Jésus envoya au centurion un coup de poing assez fort pour le faire tomber par terre, puis il lui sauta dessus.

Et ce fut l'apothéose : Romains, Ponzio Pilato, la foule juive, le Grand Prêtre, ainsi que les spectateurs des premiers rangs se jetèrent joyeusement et courageusement dans la bagarre, malgré les hurlements de Don Serafino : « Sipario !! Sipario !!! » (*Fermez le rideau.*)

On n'eut à déplorer aucun mort. Mais le souvenir de *la Passion* perdura au-delà d'une génération, même dans les villages voisins.

4 – Le Vendredi saint

Ceux d'entre vous qui ont eu une enfance baignée dans le catholicisme me comprennent. Pour les autres, je me dois d'expliquer.

Le Vendredi saint, à 15 heures tapantes, on faisait mourir Jésus : au terme d'un long office barbant, on couvrait de voiles noirs les statues, on enlevait du tabernacle l'ostensoir (puisqu'il représentait le corps du Christ et que celui-ci était mort), en en laissant la porte béante. Et jusqu'au samedi soir suivant, l'église était le théâtre d'une procession ininterrompue de béguines qui venaient embrasser les pieds d'une statue du Christ en croix, d'un vérisme cruel, allongé au milieu de la nef, et flanquée de l'inévitable tronc où on se devait d'introduire de la monnaie...

Le lendemain, Samedi saint, si on voulait profiter de l'indulgence plénière, il fallait visiter 7 églises différentes, dans lesquelles répéter la même chose (et laisser des sous) ; et c'était agréable de voir, tout au long des routes de campagne, se croiser des groupes de gens qui allaient dans les villages voisins accomplir le rite.

Or donc, nous étions dans les années cinquante. La prospérité avançait à grands pas. Les usines avaient besoin de main-d'œuvre supplémentaire. Dans notre village, la fabrique de papier s'agrandissait. Déjà, elle employait 500 personnes, pratiquement tout le village. Et voilà que, du Sud profond, arrivent cinq ou six familles de *terroni* (terme lombard pour indiquer ceux qui viennent des terres chaudes du Sud, le Mezzogiorno).

Leurs coutumes avaient de quoi nous surprendre : d'abord, ils parlaient en ITALIEN, et on avait du mal à les comprendre. Ensuite, si on apercevait bien les hommes, qui avaient trouvé du travail tout de suite, leurs femmes ne sortaient, toutes ensemble,

que pour aller chez le boulanger, où elles achetaient des quantités astronomiques de pain. Tout de noir vêtues, un châle sur la tête, elles étaient plus petites que nous, avaient de magnifiques yeux et des cheveux tout noirs, ne parlaient à personne. Je vous raconterai cela une autre fois.

Donc, revenons à ce Vendredi saint.

La cérémonie se termine. Don Serafino empoigne l'ostensoir pour le porter à la sacristie. Tout est calme, pas de chants, juste le susurrement des avémarias.

Et voilà qu'un hululement de bête sourd du fond de l'église, pour se transformer en cris lancinants. Surgissent cinq petites sudistes, qui s'époumonent et qui hurlent : « Gèssù, Gessù bello, che ti fecero ? T'uccisero, Gessù mio ! »¹⁷

Elles s'arrachent les cheveux, et l'une d'entre elles se roule par terre, offrant à nos yeux incrédules, au-dessus des bas noirs retenus par un élastique aux genoux, la paradisiaque vision d'une paire de cuisses dodues et d'une blancheur crémeuse de lait non écrémé...

La stupéfaction est immense, mais Don Serafino réagit au quart de tour. Brandissant l'ostensoir, il descend la nef à toute vitesse, en empoigne une ou deux et les pousse *manu militari* vers la sortie, en vociférant : « Ce n'est pas carnaval, nous sommes dans une église bénie, fuori, fuori !!!! »

Quand j'ai été plus âgée et que j'ai commencé à lire, j'ai compris que cet intermède se plaçait dans la droite ligne de l'usage des *pleureuses*, folklore qui perdure dans ces terres.

¹⁷Jésus, mon beau Jésus, que t'ont-ils fait ? Ils te tuèrent, mon Jésus !

Et même chez nous dans le Nord profond, après tout nous avions aussi notre folklore pascal, pas plus tard que le lendemain Samedi saint à minuit.

Lorsque le prêtre crie par trois fois *Christus Domini resurrexit*, il est d'usage que tout le monde tape sur des casseroles ou fasse résonner les clarines des vaches ou d'autres *campanelli*, apportés de la maison à cette fin... Et c'est aussi bruyant que le concert de nos pauvres pleureuses.

L'INNOCENCE

Je devais avoir 17 ou 18 ans, habitant la campagne, mais travaillant dans un bureau en ville.

Le lundi matin, souvent, les collègues me demandaient :

— Qu'as-tu fait hier ? (Les semaines étaient de 48 heures sur 6 jours... autant dire la Préhistoire...)

— Hier, j'ai accompagné mon papa qui amenait la vache se faire taper sur les cornes. »

— ???...

Un turbulent silence...

Eh oui, on s'en allait, papa et moi, lui maîtrisant difficilement la vache qui ruait et sautait follement, moi derrière avec une badine. Arrivés dans la forêt, près d'un ruisseau, il m'enjoignait de l'attendre et poursuivait vers une ferme cachée par les arbres.

Une petite demi-heure après, il s'en revenait, et la vache était toute gentille, calme, songeuse... Nous reprenions le chemin de notre ferme, le cœur allègre.

Mon père m'avait expliqué une fois pour toutes qu'à certaines périodes la vache avait besoin qu'on lui tape sur les cornes : je n'en demandais pas davantage...

Mes collègues de la grande ville se bidonnaient carrément. L'une d'elles m'a jeté :